

## CHAPITRE PREMIER

### Une ombre sur le chemin

Une animation inusitée régnait dans la petite gare de Gwynant, village agreste du comté des Cornouailles. Placé au flanc d'une colline boisée, le lieu était pittoresque en tout temps, mais, ce jour-là, son aspect avait quelque chose de particulièrement original. Des banderoles et des guirlandes se mêlaient au feuillage des sycomores ombrageant les quais, et leurs festons bariolés se balançaient au-dessus de la voie du chemin de fer.

Cette débauche d'ornements était faite en l'honneur du capitaine Harold Pentreath, seul fils de Sir Michael Pentreath, *grand seigneur*\* du lieu et propriétaire du superbe château dont on voyait les tours au versant de la colline d'en face. Le jeune officier venait de passer quatre années aux Indes, et c'est pour fêter son retour au pays de ses pères que les habitants de Gwynant, vivant pour la plupart sur le domaine de Pentreath, s'étaient mis en si grands frais de réception.

Ils étaient accourus en foule à la gare : aucun d'eux pourtant n'avait préparé de discours de bienvenue, et personne ne songeait à faire la plus petite allusion à la *Victoria Cross* que lui avait valu sa bravoure dans les combats sanglants soutenus contre des tribus rebelles, car la modestie du capitaine Pentreath était bien connue et on savait qu'il apprécierait mieux les chaudes poignées de main et les hurrahs de ses amis que les grandes phrases d'une pompeuse harangue.

Détachée d'un groupe qui comprenait le pasteur, le régisseur du château et quelques métayers, se tenait une jeune fille grande et mince, à la physionomie très douce ; elle était vêtue simplement d'une jupe de serge unie, d'une blouse de batiste et coiffée d'un chapeau canotier. On devinait à son attitude qu'elle connaissait tout le monde, mais qu'elle désirait pour le moment rester à l'écart ; elle tournait la tête obstinément du côté du talus, afin de se soustraire à la curiosité des assistants qui échangeaient entre eux des clignements d'yeux significatifs.

« Je ne vois pas ce que la présence de Helen Learoyd a de si surprenant, dit le pasteur en apercevant un signe d'intelligence entre deux fermiers de ses amis. Si Harold n'avait pas été rappelé subitement il y a quatre ans pour reprendre son service, je crois que Helen aurait des droits plus légitimes encore pour se trouver ici aujourd'hui.

— Tout le monde parlait de son mariage avec Sir Harold, à cette époque, répliqua le régisseur. Pourtant, je me demande si le vieux baronnet l'aurait vu d'un bon œil.

— Au fait, Wedmore, comment va Sir Michael aujourd'hui ? » demanda le pasteur pour changer de sujet, car cette, matière lui paraissait peu convenable à discuter en public.

« Pas trop bien — aussi ni Lady Pentreath, ni Miss Gwendoline n'ont-elles pu le quitter pour venir à la gare. Le docteur Learoyd, qui l'a vu ce matin, trouve le cœur excessivement faible. »

Mais un sourd grondement annonçait l'approche du train ; celui-ci déboucha du tunnel et s'arrêta au même instant devant la gare. Tous les yeux se portèrent alors sur la portière d'un compartiment de première classe qui s'ouvrit pour livrer passage à un homme jeune, bronzé, d'allure militaire. Des acclamations générales l'accueillirent. Sur le visage de Harold Pentreath, d'habitude sévère, une vive lueur de plaisir passa. Distribuait des poignées de main à droite, à gauche, il adressa un mot aimable à

---

\* En français dans le texte, comme tous les mots et expressions en italiques suivis d'un astérisque.

chacun, sauf à Helen qui s'était reculée tout à l'arrière-plan au moment de l'arrêt du train.

Cependant il parvint à se dégager de la foule pour gagner la barrière derrière laquelle l'attendait une voiture du château. Il se trouva alors face à face avec Helen. Elle lui tendit la main en souriant.

« Me voici tout à fait heureux, Miss Learoyd ; sans vous, la fête n'eût pas été complète. Oh ! que vous êtes bonne d'être venue ! » dit tendrement Harold.

Il connaissait l'exquise délicatesse de la jeune fille et il la remerciait d'avoir osé braver les commérages que sa présence à la gare ne manquerait pas de faire naître. Puis, avec la crânerie du soldat qui paye d'audace dans une situation fâcheuse, il cria au palefrenier venu à sa rencontre :

« Comment allez-vous, Perkins ? Tenez, prenez ma valise et retournez au château. Miss Learoyd et moi, nous ferons la route à pied.

— Mais, vraiment... protesta doucement Helen.

— Si fait, si fait », affirma Harold avec l'autorité que confère une vieille amitié. Il souleva encore une fois son chapeau en signe d'adieu, afin de mettre un terme aux manifestations de plus en plus enthousiastes de l'assistance, puis il sortit de la gare avec Helen marchant à son côté. La jeune fille attendit, pour reprocher à Harold sa conduite, qu'une assez longue distance les eût séparés de la foule. La politesse native des habitants des Cornouailles leur facilita d'ailleurs la chose et ils se trouvèrent bientôt tout seuls sur le chemin ombragé qui va du village au château de Pentreath.

« Vous n'auriez pas dû faire cela ! dit enfin Helen. Vous êtes encore plus autoritaire qu'avant. Tous ces gens-là sont de braves gens, je le crois, et ils nous sont tout dévoués, mais Dieu sait si leurs langues vont marcher.

— Justement, j'ai voulu les arrêter ou plutôt leur donner une pâture digne d'eux. Attendez que nous soyons au tournant du chemin et vous connaîtrez les raisons diplomatiques qui m'ont fait agir », répondit Harold avec un brin de malice.

Alors, quand le tournant favorable fut atteint, la vieille, vieille histoire se trouva redite une fois de plus, et cela d'autant mieux que nos amoureux étaient presque fiancés déjà quand le brusque départ de Harold avait interrompu leur idylle.

« Pendant tout mon voyage, ma chérie, j'ai pensé à cette minute où je pourrais vous parler, mais je n'avais pas osé espérer que cela arriverait sitôt après mon retour », murmura-t-il, comprenant bien vite au sourire qu'on lui offrait que sa cause était accueillie avec faveur.

« Vous n'en auriez pas eu l'occasion aussi vite, monsieur, si vous ne m'aviez pas forcée ostensiblement à faire la route avec vous.

— C'est là qu'il faut admirer ma stratégie, dit Harold en riant. Je savais que toutes ces bonnes langues allaient se mettre en branle rien que pour avoir vu ma brave petite amie venir au-devant de moi — de loin encore —, alors je me suis dit qu'il valait mieux tuer le scandale dans l'œuf en nous posant tout de suite en fiancés officiels. Car nous sommes fiancés maintenant, n'est-ce pas, mon aimée ? »

Les regards de Helen se portèrent involontairement sur le château de pierres grises qu'on apercevait derrière son rideau d'arbres centenaires. À n'écouter que son cœur, une seule réponse était possible, d'autant que le jeune homme qu'elle avait quitté naguère lui revenait célèbre et trempé par les épreuves. Elle lui avait donné jadis son cœur de jeune fille ; à présent que les années les avaient mûris tous les deux, elle était plus que résolue à renouveler ses vœux.

Mais la route menant à leur félicité était pavée de dangers. Il y avait d'abord le vieux châtelain morose, obstiné, qui pour son fils, unique héritier du nom, voulait une femme dont on dit dans le monde que c'était « un bon parti ». Il s'opposerait par tous

les moyens possibles à l'union de Harold avec la fille de son médecin, malgré la vieille amitié qui les liait et la grande estime qu'il avait pour lui.

« Vous ne serez pas fâché, Harold, si je pose une condition », répondit enfin Helen.

Le jeune homme, qui avait surpris le regard timide de sa fiancée du côté du château de ses pères, devina la pensée de Helen. « Vous songez au consentement de Sir Michael ? dit-il. Il ne me le donnera pas tout de suite, peut-être ; mais je finirai par triompher de sa résistance, avec l'aide de ma mère et de Gwen, qui sont pour nous. Toutes deux vous aiment beaucoup, Helen.

— Écoutez, mon ami, je ne veux pas être une cause de discorde entre votre père et vous. Peut-être ai-je trop d'orgueil ? Mais à l'instant même où vous pourrez me dire que Sir Michael consent à notre mariage, je... je me considérerai liée à vous, Harold. »

Dans leur préoccupation, les jeunes gens n'avaient pas remarqué qu'ils étaient presque au bout de leur promenade ; mais, en faisant sa promesse solennelle à Harold, Helen s'était arrêtée devant la grille qui fermait l'allée menant au château. Son compagnon l'imita et, serrant ses mains dans les siennes, il lui dit d'une voix suppliante :

« Vous m'aimez, n'est-ce pas, petite Helen ?

— Oui, cher Harold, maintenant et toujours !

— Cette douce assurance me donnera du courage pour vaincre la résistance de mon père, nous ne connaissons plus les séparations, ma chérie, et... mais, *by Jove!* quelle est cette ombre ? »

Suivant la direction du regard de Harold, Helen comprit la raison de l'exclamation de son ami. La grille d'entrée se trouvait presque à l'angle du mur du parc, à l'entrecroisement de deux chemins ; or, sur le sentier longeant la route qu'avaient suivie les jeunes gens, on voyait une ombre noire projetée par quelque chose ou plutôt par quelqu'un qui se cachait derrière le mur, car cette ombre avait la forme allongée d'une tête d'homme. Elle resta d'abord immobile, puis elle commença à se déplacer et l'on vit apparaître un homme de haute taille qui marchait à grandes enjambées.

Il portait une longue redingote noire et un petit chapeau de paille qu'il souleva négligemment au moment où il traversa le chemin. Il était d'une maigreur extrême ; pourtant, ses longues jambes nerveuses donnaient l'impression de la force plutôt que de la faiblesse, comme si elles eussent été en acier bien trempé. Son visage osseux, glabre, faisait encore ressortir la prééminence exagérée de ses yeux. Il était difficile de lui donner un âge, même approximativement : il paraissait aussi bien avoir trente ans que cinquante.

Harold l'avait dévisagé — d'abord d'un air étonné, puis avec un sombre froncement de sourcils.

« Qu'est-ce que cet individu peut bien faire à Gwynant ? demanda-t-il à Helen en réprimant le mouvement qui l'avait poussé à se rapprocher de l'étranger.

— C'est Mr. Varndyke ; depuis six mois il est l'assistant de mon père. Mais on dirait que vous le connaissez, Harold, quoique la réciproque ne semble pas vraie ? »

Le jeune officier ne répondit pas directement à cette question de Helen. Le ton de mépris avec lequel elle avait parlé de Varndyke l'avait frappé.

« Je vois qu'il ne vous plaît pas, dit-il.

— Je le déteste cordialement ; il a quelque chose de bizarre, un je-ne-sais-quoi qui vous met mal à l'aise. » Harold, occupé à regarder le long personnage qui s'éloignait, ne remarqua pas l'hésitation de Helen au moment peut-être où elle allait en dire plus.

« Tranquillisez-vous, ma chérie, fit-il avec vivacité, ce monsieur, je vous assure, ne restera pas longtemps à Gwynant ! Il serait trop long de vous expliquer pourquoi, mais sachez qu'il est indigne de fréquenter les honnêtes gens. Quand votre père connaîtra les beaux exploits de son assistant en Inde, il lui montrera la porte sans y regarder à deux fois. J'éclairerai le docteur à la première occasion.

— Oh ! n'allez pas trop vite, je vous en prie, Harold ; j'avoue que cet individu me fait peur », dit Helen, la voix anxieuse. « Maintenant, il faut absolument que vous rentriez chez vous, Lady Pentreath et

Gwen ne me pardonneraient pas de vous avoir retenu. Et puis, j'aurais dû vous le dire déjà — Sir Michael va plutôt moins bien aujourd'hui.

— Il faudra pourtant qu'il m'entende avant ce soir, fit Harold avec impétuosité. Au revoir, chérie, à demain ! Je vous apporterai les nouvelles après le petit déjeuner et je ferai d'une pierre deux coups en vous débarrassant de votre sinistre personnage. »

Pendant que le capitaine Pentreath se dirigeait vers la façade grise du château, ses pensées volèrent à trois années en arrière, vers le lointain Pendjab, et il revécut cette heure tragique au cours de laquelle il avait vu comparaître un homme très pâle, au regard insolent, cynique, devant un tribunal d'hommes composé d'un certain nombre d'officiers indignés, non sans raison.

Un Européen d'assez bonne mine, disant voyager en touriste, avait pénétré dans les cantonnements, s'était lié avec un subalterne et, grâce à cette hospitalité qui est de tradition en Orient, il avait été invité au mess. Après le dîner, on s'aperçut de la disparition de deux fameuses salières en or, souvenir du duc de Marlborough. Le colonel, prévenu par un des serviteurs du mess, pria l'étranger de retourner ses poches. Les salières réapparurent au jour ; toutefois, pour éviter un trop grand scandale, le colonel invita simplement le voleur à déguerpir au plus tôt.

Personne ne savait où il était allé, pourtant Harold était certain que l'individu établi depuis six mois dans ce paisible village des Cornouailles, et que Helen qualifiait de « bizarre », était bien le convive indélicat, au rire sardonique, qui les avait nargués, lui et ses frères d'armes, trois années auparavant.

*Pourquoi ce lâche, cet animal rampant, nous guettait-il au coin du mur pendant ma conversation avec Helen ?* se demandait Harold, de plus en plus intrigué.

Cependant, la vue de sa mère et de sa sœur qui l'attendaient sous le porche changea bien vite le cours de ses pensées. Il oublia Mr. Varndyke pour le moment. Bien que l'antipathique personnage fût destiné à assombrir l'horizon de ses espoirs, nombre d'autres soucis allaient accaparer son attention.

Si seulement il avait pu interpréter, ainsi qu'il se le rappellerait amèrement par la suite, le premier signe par lequel Varndyke avait manifesté sa présence : une ombre sur le sentier — un sentier qui venait d'être illuminé par l'éclat de l'amour !